



Lucien Gourong

Conteur et écrivain

(Téléchargé sur le site www.luciengourong.com)

La Pieuvre

Editions Théâtre en Bretagne. CAGO

Elle allait mourir. De cela, nous étions sûrs. À l'âge, presque centenaire, où elle était parvenue, elle ne pouvait plus, elle ne devait plus, se faire d'illusion sur l'issue rapprochée de son sort. L'heure n'était plus aux bilans. Belle lurette qu'elle les avait déjà tous tirés. Avec une attention toute particulière pour celui des pertes et profits. Ses derniers souffles de vie, elle les gardait pour le souvenir des moments de bonheur qui, hélas, fait sourdre ceux du malheur, dans l'envers du miroir où se reflète le cours des existences. La sienne avait été longue, non pas comme un jour, mais au moins comme une année sans pain, dense jusqu'à en être devenu opaque, pleine à craquer. Sans regret aucun ! Pas un seul "Ah ! si j'avais su !". Pas le moindre "Si c'était à refaire ?". Les images, dans ses pensées dernières, affluaient, défilaient, se bouleversaient, s'entrechoquaient, se superposaient, tantôt en un interminable fondu enchaîné, tantôt en flashes rapides et saccadés. Je me disais que la vision de chacune d'elles devait être un instant d'éternité qu'elle dérobaît à son éphémère séjour sur la terre.

Elle avait toujours raconté tout au long de son existence, que d'aussi loin où elle réussissait à en remonter le cours, en dévidant, sur la grande bobine du temps, le fil ténu de sa mémoire, cette mémoire fidèle qui ne lui avait jamais fait faux bond, cette mémoire encore vaillante en ces ultimes instants, oui, du plus lointain qu'elle s'en souvienne, il y avait eu sans cesse une image et un mot indissociable de l'image.

L'image est terrifiante : c'est celle d'une pieuvre, gigantesque, hideuse, sortant de la mer, dans un fracas de ferraille, avec ses monstrueux tentacules d'acier, avide du sang et de la chair des hommes.

- Et le mot, Grand-Mère, que je lui demandais, le mot, c'est quoi ? .

- Le mot, répondait-elle, c'est un mot que je hais, un mot que l'on ne devrait jamais prononcer, jamais entendre, un mot exécrable. Ah ! Combien de fois, je l'aurai entendu ce mot, répétait-elle, ce mot qui n'est d'abord qu'une rumeur, à peine perceptible, comme l'écho lointain d'un galop de cheval fou, qui s'enfle, s'enfle, s'enfle jusqu'à devenir un martèlement insupportable, crevant les tympans, transperçant les corps, saignant les cœurs : la guerre, la guerre, la guerre, la guerre...

*La Guerre, c'est la misère
Pour les enfants et pour les mères
Humains, écoutez la raison
Plus de fusils, plus de canons*

*Sur la plaine aux grands blés mouvants
Scintille l'éclair des épées
Frémissant au souffle des monts
Les drapeaux rêvent d'épopée
Les canons tonnent au lointain
Un grand silence saint clos les bouches
Quand un chant s'élève soudain
Arrêtant les soldats farouches*

Refrain

*Dans les yeux n'ayant plus de pleurs
Les femmes tremblent d'épouvante
Les vieillards noyant leur douleur
Au berceau chantent à voix lente
Combien n'auront plus de soutien
Combien pleureront fils ou pères
Que de veuves, que d'orphelins
Quand enfin finira la guerre.*

Chanson anonyme - 1909

La guerre! Oui, puisqu'il faut bien l'appeler par son nom! Capable de rougir en un instant tous les fleuves et les océans.

La guerre ! Der Krieg ! Haarep ! War ! Guerra ! Iac! Brezél! La guerre avait accompagné toute sa vie. Enfin, elle aurait dû plutôt dire les guerres. Car jamais elle n'avait été dupe. Vous non plus, j'espère. Celle-ci n'est-elle pas la suite de celle-là? La dernière la conséquence de l'avant-dernière ? De la der des ders à la prem des prem, le monde n'est-il toujours pas entre les deux faces d'une même guerre, semblable en toutes époques et en tout lieu, la bonne vieille guerre, la guerre éternelle, sortie du fin fonds de la nuit des temps, la guerre indestructible à qui il faudrait déclarer la guerre totale et permanente, la guerre inlassablement rôdeuse comme le meurtrier sur les lieux de son crime.